

Le Végétalien

Tribune Libre des Végétaliens

Paraissant le 15 de chaque Mois

Rédaction, Administration s'adresser à
Mlle Sophie ZAIKOWSKA, 431, rue Saint-Gratien
à ERMONT (S.-&-O.)

L'Angoisse Humaine

Alors que le soleil disparaît à l'horizon, que sa lumière meurt, que sa chaleur diminue, les plantes ferment leurs corolles; fleurs, feuilles, toute la végétation revêt sa toilette de nuit; au concert du jour succède celui de la nuit, des bruits cessent, d'autres éclatent, les mélodies les cris, les bruissements, les chants succèdent à d'autres; l'agitation des êtres vivants : oiseaux, insectes, animaux puissants et minuscules, cesse chez certains, s'accroît chez d'autres : les uns las et repus s'engourdissent, les autres s'éveillent à la vie active et se repaissent.

Ici c'est ainsi.

Cependant que là-bas, aux antipodes, le grand metteur en scène apparaît, dissipe les ténèbres, sèche la terre de sa rosée, fait fondre la gelée blanche et la neige des monts...; les actifs nocturnes, les yeux blessés par la lumière vive, la peau brûlée, cherchent un refuge et un repos sous la terre sous les pierres, dans la végétation touffue, laissant aux êtres à la vie diurne accentuée la prépondérance dans l'agitation journalière.

Tout ce qui a eu soif a été désaltéré, tout ce qui a eu faim digère; la vie se poursuit; les jouissances et les douleurs se perpétuent, souvent naissent les unes des autres; automatiquement, la nuit succède au jour,

l'agitation au calme, l'activité à l'engourdissement des organes, des êtres; chacun vit la minute du moment, sans plus, celle qui suivra n'est pas, compte seulement la présente et seule présentement impose à la nature sa caractéristique et la marque de sa vive empreinte qui sera éternelle, mais qui va s'atténuant toujours.

L'herbe poussera ou sera grillée ou gelée, l'insecte, l'aliment végétal ou de chair sera en abondance ou rare... la brute respire, se repaît, dort, sans souci du lendemain; la végétation nous apparaît inconsciente, l'animalité insouciant; qu'importe à la plante qu'à son ombre la vitalité d'autres plantes s'accroisse ou diminue; l'animal sans scrupule paît ou dévore sa proie; chacun meurt où il est né, cependant, quelques espèces animales, en longues colonnes, en troupes ou isolément, à certaines époques, sous la poussée saisonnière de perturbations atmosphériques émigrent. C'est que la brute par volition, n'a pu transformer le milieu dans lequel elle évolue, elle peut, tout au plus par la migration, se soustraire à un habitat pour un autre plus favorable à ses destins. Nous connaissons cependant des êtres, particulièrement des insectes, qui se créent une artificielle protection contre les ennemis, le froid, en agglutinant des herbes, des brins de paille, de la cilice, dont ils se font une sorte de carapace; il en est d'autres qui habitent des enveloppes de mollusques dont ils ont dévoré les « légitimes propriétaires ».

Mais l'homme seul, du milieu naturel a su créer un milieu artificiel. La brute subit le milieu, l'homme le modifie. La plante ignore les périls qui la menacent; l'animal après s'être soustrait par la fuite, la lutte, le mutisme, l'immobilité aux entreprises de l'ennemi, recouvre toute sa sérénité jusqu'à ce qu'une nouvelle cause vienne quelques instants la troubler à nouveau, et dans l'ombre ou la lumière, dans l'air ou les eaux, au firmament ou sous terre, chacun poursuit sa vie faite d'additions de sensations momentanées; la végétation accomplit son cycle vital, les insectes, les animaux la parasitent inconsciemment; insectes, animaux isolés, en couples ou en troupes, vivent une vie calme entrecoupée de fuites, de luttes, de poursuites rompant la somnolence de la vie végétative animale.

*
**

Tout ce qui est, c'est la nature, l'homme la subit, mais il a de ses lois une connaissance imparfaite mais

déjà conséquente, il réunit en lui seul une grande généralité de possibilités d'action et de réalisation que les espèces animales ne possèdent qu'en partie et disséminées çà et là entre elles.

Il complète la protection de son corps par le vêtement, la chaussure, ses constructions le garantissent des intempéries et abritent les douillets berceaux de ses enfants et les récoltes entassées dans les greniers, les granges, les caves; il allonge le jour par la lumière artificielle; il se chauffe; il multiplie les aliments par la culture, les transforme par la cuisson et jouit à la fois de la chair des animaux terrestres, marins et des succulences des feuilles, des tiges, des racines, des fruits, même des fleurs des plantes; utilise à sa guise la matière, se transporte avec elle rapidement d'un point du globe à l'autre, régnaient souverainement. N'étant plus condamné à subir le guide d'un instinct qui disparaît, il aménage la Terre devenue sa propriété exclusive, il la parcourt, la fouille, l'organise selon ses nécessités et la fantaisie de son bien-être; il semble même avoir dompté la nature rebelle à ses caprices, de ses richesses il a tiré les plus éclatants prodiges, des bienfaits qui chaque jour se complètent, s'additionnent grâce à la Connaissance, au Langage, à l'art de ses Mains si merveilleusement organisées, résultats indéniables du progrès qui prépare d'autres résultats qui seront plus surprenants encore.

L'homme sait que sa vie est précaire, que rien n'est stable, que tout se transforme autour de lui et en lui, que sa chair se décompose et se recompose, que personne n'est immortel, que la vie est une suite de sensations agréables ou non qu'il peut modifier, multiplier dans une large mesure; il scrute l'inconnu, pressent les possibilités du devenir, il est l'éternel chercheur, scrutateur, à la recherche de jouissances inédites, de puissances nouvelles, d'assurances impossibles! Sa conscience s'est développée, des sentiments hier encore à l'état rudimentaire s'imposent maintenant à lui; il envisage les conséquences de ses actes pour lui-même et pour autrui, il constate, étudie, comprend la répercussion de l'action, il n'agit plus instinctivement mais intelligemment, individuellement mais collectivement, séparément, isolément mais en accord, en rapport avec d'autres individus hommes et animaux,

son autonomie est détruite au profit de l'action collective; enfin, ses besoins sont multiples, variés, illimités, naissant avec l'infini développement de l'imagination et du désir.

Si grande que soit sa faculté de production collective, individuellement, l'homme craint de manquer des choses matérielles, nécessaires à la satisfaction de ses désirs présents et futurs, des choses indispensables à la réalisation de ses projets, de ses rêves; il appréhende de ne pas voir son activité, son intelligence rétribuées selon qu'elles le méritent, il cherche les occasions de les mettre en valeur et tremble à l'idée de se voir privé d'une fraction des bénéfices qu'il juge devoir en tirer, il craint de se voir lui, sa famille, ses proches, ses amis, ses collègues, ses compatriotes, être spoliés.

Aussi, quelle activité cérébrale, quelles attitudes sont utilisées pour ne rien laisser perdre des égards, des traitements auxquels on prétend avoir droit. Qui de nous ne revendique pas sa part, la part intégrale à laquelle il peut prétendre, et qui de nous est certain de la percevoir et de percevoir celle de demain. Les difficultés du jour présent accusent et font naître l'incertitude du lendemain. Et ces craintes économiques et morales, ces causes d'anxiété additionnées, superposées, combinées, sans cesse renaissantes dans l'éveil du jour et le rêve de la nuit, font de chacun de nous la proie de l'angoisse!

A la vie sans droits ni devoirs, à l'autarchie basée sur le besoin qui ne pouvait être satisfait que par les produits du milieu naturel, a succédé, par la volonté humaine, le milieu artificiel, dans lequel l'homme a trouvé des éléments de vie modifiés par son génie. Il a pu accumuler et conserver. Dans la vie en société, chacun dépend des autres, la hiérarchie des droits, des devoirs, des capacités, des pouvoirs, des spécialisations, des professions, des mille et mille combinaisons sociales, morales, économiques s'impose.

Dois-je ou ne dois-je pas? Puis-je ou ne puis-je pas? Dans quelles conditions, dans quelle mesure faut-il agir? Comment vis-à-vis de tel et tels dois-je me conduire. Est-ce honnête ou malhonnête, heureux ou désagréable, pour moi et pour autrui? Quelle multitude de problèmes, dont les données complexes se modifient constamment, le sphinx de la vie nous soumet et qu'anxieusement nous devons, bon gré, mal gré étudier si non résoudre.

Aussi, pour arrêter cette progression vertigineuse de pourquoi et de comment, pour endiguer cet océan qui vient troubler le calme de la sérénité naturelle de la vie, devons-nous remonter aux sources lointaines de ce flot et tenter de les tarir ou d'en détourner les effets.

Pour tout esprit qui se débarrasse de l'emprise, de l'ambiance, des habitudes, des préjugés, des goûts et des perversions acquises, il apparaît qu'à toute modification d'un milieu donné doit suivre une modification du produit du milieu — fût-ce l'être humain. Elle a lieu présentement.

L'humanité voit sa longévité, sa vitalité, sa robustesse décroître, sa dentition s'affaiblir, des maladies organiques s'établissent, une discipline fatale enchaîne les sociétaires les uns aux autres, leur rivalité succède à l'autonomie individuelle, les appétits ont un champ illimité, l'angoisse étreint tous les cœurs, la saine joie n'éclate plus dans nos propos, n'illumine plus nos visages, la vie est fatigante, faite d'anxiété et de doute. La question sociale est née.

Et c'est devant la difficulté de sa solution, devant l'épouvante des misères, des douleurs, des luttes présentes et celles soupçonnées de l'avenir, que les meilleurs d'entre nous abdiquent, renoncent à la vie comme G. Palante.

Quand on lit son « Précis de Sociologie » où éclata sa recherche constante d'accentuer le développement individuel dans la discipline de l'activité collective, on voit qu'il poursuivait la même chimère, la même méthode que tous les sociologues.

Pas plus que les autres grands penseurs, il n'a envisagé de vivre de suite une vie naturelle, normale. Il n'y songea jamais. Trop conscient pour accepter de jouir sans plus, n'ayant jamais soupçonné qu'il pouvait, dans une large mesure, vivre en dehors du milieu artificiel, qu'il n'avait pas à corriger le milieu social, mais à se créer un milieu à lui, personnel, à reconquérir sa personnalité, son autonomie, qu'il n'était responsable des inégalités, des horreurs du milieu actuel que s'il en était l'un des éléments. Il ne lui vint jamais à l'esprit qu'il était lui-même la cause de son angoisse, que pour reconquérir sa personnalité, c'est sur sa personne même qu'il allait la reconquérir, que le mal est en nous-même.

L'angoisse, cher disparu, elle découle inéluctable-

ment de l'artificielle vie sociétaire; le vent du désir qui gonfle notre voile nous éloigne toujours plus du calme, de la tranquillité, de l'assurance de paix de la jouissance de nos véritables appétits qui naturellement s'imposent, se satisfont normalement dans la simplicité de la vie naturelle, normale.

G. Palante, comme tout angoissé par la conscience de sa responsabilité, rechercha comment il aurait pu être une cause moins grande de douleur, comment chacun de nous pourrait harmoniser ses gestes avec ceux de ses contemporains afin de satisfaire nos aspirations d'amour, d'entraide pour le plus grand bonheur de chacun et de tous. Professeur, il chercha aussi à donner à ceux qui attendaient de lui la lumière de son savoir tout l'éclat de son génie, il s'exploita lui-même de toute la puissance de son intelligence pour produire une nourriture qui satisfît surabondamment ceux qui en attendaient la vie intellectuelle; il s'épuisa en productions spirituelles qui lui coûtèrent, veilles et surmenage, mais qui lui causèrent d'austères, profondes et réelles satisfactions, dans l'enchaînement des travaux qui naissent les uns des autres, qui se soulèvent d'eux-mêmes, s'offrant, puis s'imposant à l'effort cérébral.

Mais, comme chacun de nous, il fut en proie à l'angoisse. L'angoisse qui momentanément abolit toute autre sensation, qui, sans l'ombre d'un pressentiment surgit tout à coup, ou plutôt elle est elle-même, pressentiment d'un malheur, d'une lutte dure, d'une chute, d'une défaite, d'une responsabilité lourde, d'un abandon, d'une faiblesse envahissante, pénible, extrême. Née du subconscient, elle accuse telle forme qui s'identifie à quelqu'un des divers problèmes que journellement nous avons à solutionner, lui donne une importance exagérée, l'hypertrophie et par ses conséquences fantastiques nous suggère des craintes hors de proportion avec la réalité. Elle nous accapare tout entier, comme une lame de fond qui submerge tout, elle atteint sa plus grande acuité, nous laisse sans force, nous épuise, nous démontre notre impuissance, ce pendant que la raison réagissant ramène, peu à peu, le problème à sa véritable proportion, dissipe par là l'angoisse qui renaîtra tout à coup, sans apparence de raison, par la même impression, mais s'identifiant à

quelque autre minime cause d'appréhension qu'elle amplifiera jusqu'aux limites de la déraison.

L'arthritisme, la phtisie, etc., maladies organiques découlent des conditions d'existence anormales de la race humaine, de même pour les maladies mentales.

Se conquérir à nouveau, c'est-à-dire rechercher quelles sont les conditions mêmes de notre vie normale, voilà le véritable moyen de détruire les causes d'angoisse.

De tous les êtres animés l'homme seul connaît l'angoisse, parce que comme eux il ne vit pas une vie simple; comme à tous, la nature lui a donné son autonomie, il l'a perdue dans la vie sociétaire. Il ne peut vivre en dehors d'une société compliquée, complexe! Quelle balançoire. L'hominien n'existait-il pas avant la société? L'homme est égaré, qu'il retrouve la trace de ses pas, qu'il remonte le plus haut possible dans le lointain passé, guidé par le simple bon sens, en chemin il perdra ses soucis, il ne connaîtra plus les luttes fratricides, aucun doute ne l'assailera puisque notre activité est intelligente, puissante, savante, renouvelée constamment par l'aliment abondant dont nous pourvoit notre terre nourricière.

Celui qui, comme le camarade Chimpanzé, se satisfait d'un abri et d'une nourriture naturelle, correspondant à sa physiologie, s'éveille en appétit, satisfait sa faim, se laisse vivre tout le long du jour pour s'endormir à nouveau sous le coup d'une saine fatigue; il n'a guère de problèmes à résoudre, chaque jour leur nombre diminue, ils ne sont plus oppressifs, angoissants, la quiétude s'accuse avec le développement de l'autonomie, la conquête de soi-même, le divorce d'avec la société civilisée, artificielle, anormale.

G. BUTAUD.

Une Objection

Ceci s'adresse à l'école officielle (?) végétalienne, et je lui dis gentiment : Il faut savoir supporter les objections.

Je n'en ai qu'une à présenter, mais si je la crois solide, je m'empresse d'ajouter que le médicament spécifique est simple et bon marché. Il consiste en une brosse.

Oui, une brosse pour brosser les légumes crus que vous désirez, avec raison, absorber. Je suis un peu maniaque. On me l'a dit, et j'en conviens. C'est le métier qui veut ça. Certains amis, et surtout les amies, m'ont tout de suite appelé le père Labrosse. Je veux bien. Va pour le père Labrosse ! On ne rit pas trop dans cette austère Revue Végétalienne. Rions un peu, si c'est possible. Le fait de rire est peut-être le meilleur indice de ce calme état d'équilibre qu'on appelle la santé.

Donc, nous autres végétaliens, pensons et répétons, que la vieille cuisine de nos ancêtres est morte et enterrée; que le régime cuit, avec ses brillantes casseroles, et tout son attirail de plus en plus compliqué, est désormais condamné, bon à mettre au fumier. Bons types — au fond — nous songeons à Mélanie, Mélanie, vous savez, la brave cuisinière, bonne à tout faire, de nos bons bourgeois; Mélanie, la pôvre ! dont les patrons ont un peu abusé, la faisant travailler, pour 30 francs par mois, de 6 heures du matin à 10 heures du soir. Et nous nous disons que Mélanie doit chercher un autre métier, ou devenir brosseuse de légumes, comme tant de travailleurs qui, soumis à la loi du progrès, ont changé de profession : le maréchal-ferrant s'occupe de moins en moins des pieds des chevaux, et, de plus en plus, des pieds, je veux dire pneus, des autos; le carrossier travaille, en produisant parfois de purs chefs-d'œuvre, pour bagnoles de luxe à 80 kilomètres à l'heure, au lieu de vieilles diligences à 12 kilomètres à l'heure, ou mêmes guimbardes, pour aller vendre les légumes, destinés à la cuisson, au marché voisin, à 6 kilomètres à l'heure. Loi, dure loi, du progrès matériel !

Si la nécessité de manger, autre dure loi imposée au bipède humain, devient une question prodigieusement simplifiée pour ceux, et celles, qui, dans la grosse masse brute, inerte, passive, ignorante, lourde, voudront bien nous comprendre, réfléchir, et, avant leur mort, nous imiter; enfin, manger du cru intelligent, au lieu du cuit idiot, il n'en reste pas moins que ce cru doit subir une certaine préparation, avant d'être ingurgité avec conviction, avec l'auto-suggestion chère à papa Coué (de Nancy).

Mélanie, la Reine de nos cuisines, morte et enterrée ? Non, pas si vite, camarades. Mélanie doit évoluer,

voilà tout. Pourquoi Mélanie, dans sa candeur, avec ses manches retroussées, et son tablier blanc, ne serait-elle pas, comme nous tous, soumise aux lois de l'évolution ?

La préparation des aliments à présenter respectueusement à Sa Majesté Notre Estomac, et autres organes voisins, est certainement simplifiée; mais elle exige encore, comme je la comprends, beaucoup de temps, d'ordre, de soins méticuleux, le tout constituant presque une stérilisation à froid des matières alimentaires.

La cuisine de l'avenir ne doit pas être une suppression, mais, comme toujours, une évolution. L'instrument essentiel de ce principe, de cette notion capitale de propreté intégrale, presque chirurgicale, sera la brosse.

Car je crois, et je crois dur comme fer, aux souillures produites, sur leurs légumes, par Messieurs les maraîchers. Les services officiels de la fraude, de l'hygiène, et autres balançoires fonctionnairesques, sont quasi inopérantes. On les connaît. Dans ce domaine immense de kilomètres carrés de légumes entourant les grandes villes, les fonctionnaires à gros ventre, décorés et toujours fatigués, n'ont aucun pouvoir réel. Ils ne peuvent qu'attendre leur retraite, avec patience, et, surtout, sans provoquer d'histoires; car les grosses légumes — je parle de celles qui somnolent dans la poussière des sombres bureaux. — sont toujours là pour les arrêter, les histoires.

Histoires souvent génératrices de réformes fécondes; histoires que la veulerie générale sait presque toujours supprimer, hélas !

Oui, je crois aux souillures, aux arrosages criminels, anonymes, aux catastrophes lamentables que sont les décès prématurés, inexplicables, d'êtres supérieurs en pleine production. Je crois aux larmes atroces de ces mères admirables, de ces adorables femmes qui voient partir entre quatre planches le fruit de leurs amours, femmes inconsolables dont le cri de douleur, de la douleur la plus humaine et la plus réelle, devrait pouvoir aller trouver, et tuer, s'il y avait une justice vraie, la brute paysanne, imbécile et rapace, qui, là-bas, loin des regards de sa clientèle citadine, a pollué le lait, ou les légumes, pour, le soir venu, compter plus de gros sous en son armoire.

Qui saura jamais dénombrer les désastres ainsi cau-

sés ? Car il n'y a pas que les souillures de toutes sortes de messieurs les producteurs. Sans rien pousser au noir, on ne peut tout de même pas négliger la suite, et vous le savez bien, vous, belles petites mamans, averties, intelligentes, propres, soucieuses de tout ce qui s'approche de vos chers enfants. Transports poussiéreux, effectués sans aucun soin, du champ au marché; tripotages, d'une inqualifiable négligence, des revendeuses; mains sales de tous ces pauvres ignorants; arrosages infects des légumes trop défraîchies pour tromper le client; poussières, mouches, moustiques. A Nice, par exemple, ville où la plus grande propreté côtoie la plus immonde saleté, le maximum d'infection est atteint les jours de fort mistral; c'est absolument écoeurant. Je pense alors à vous, chères mamans si anxieuses; car je ne connais rien de plus touchant, au milieu des laideurs diverses de la vie journalière, que le spectacle d'un bel enfant tout rose, voulu, attendu, de deux amants sincères.

Je crois aux microbes, aux mauvais microbes, pour en avoir vu, palpé, les dégâts. Les réalités ont toujours, sur notre pauvre terre imparfaite, le dernier mot. Ne craignons pas de les regarder bien en face.

Végétaliens, préoccupez-vous infiniment de la propreté, et soyez sensibles aux miracles de la médecine préventive. On ne répétera jamais assez, pour les faire pénétrer dans la masse, ces lieux communs dont la trivialité ne saurait enlever l'immense utilité : mieux vaut prévenir que guérir; ouvrir au soleil vaut mieux qu'ouvrir au médecin; etc... L'hygiène est encore dans l'enfance; que dis-je au biberon !

On cherche passionnément partout les causes d'un tas de maladies, mais l'étiologie est une science infiniment difficile. Evidemment. Si toujours on pouvait connaître vite la cause, il n'y aurait, ni calamiteux médecins, ni sinistres chirurgiens, ni indésirables pharmaciens, ni sympathiques rebouteux. Ce serait le rêve. Il n'y aurait qu'à la supprimer, cette cause. Malheureusement, un état pathologique est toujours la résultante d'un tas de causes complexes, remontant souvent bien loin, état pathologique que le morticole est tenu d'améliorer instantanément, sous peine de passer pour un âne, soit dit en passant.

On cherche notamment, depuis longtemps, la cause, ou les causes, du cancer, cette effroyable infection, si

bizarre, parfois si rapide, si déconcertante, dont le grand public commence à se préoccuper pour de bon, car on peut presque dire qu'après la tuberculose, le cancer est enfin devenu à la mode. On quête pour la lutte. On forme des ligues.

Eh bien, j'estime, pour ma part, et j'estime vigoureusement, avec pas mal d'autres, que, dans la pratique courante, l'absorption de crudités, mal, ou insuffisamment lavées, peut provoquer, en terrain favorable, des tumeurs cancéreuses dans l'appareil digestif. Je n'ai pas fait d'observations nettes, décisives, à ce sujet, chez les végétaliens, ce qui serait un travail considérable et fort utile, mais c'est là un fait extrêmement probable, qu'il conviendrait de vérifier au plus tôt.

En attendant, il est nécessaire que la moderne Mélanie se décide à effectuer les 4 opérations suivantes : trempage; brossage, feuille par feuille sous une eau tombante; égouttage; séchage, autant que possible au soleil. Voilà la cuisine à la mode ! Bien moins compliquée que l'ancienne, et surtout moins chère, elle nécessite cependant pas mal de temps, de patience, et de soins. Notons aussi que les feuilles lisses sont préférables, pour le lavage, aux feuilles à formes compliquées, où vont se nicher les souillures nauséabondes, parfois invisibles, et toujours dangereuses.

Il y a une idée très juste qui revient souvent dans cette Recue, c'est que le bien naît fréquemment de l'excès du mal.

Voici deux citations. N° 1, page 20 : « C'est la boucherie industrialisée qui aura sonné la défaite de la phase présente de notre évolution alimentaire, parce que les grandes réformes résultent des grands abus. Une chose même mauvaise dure tant qu'elle reste modérée; quand elle devient excessive, elle déclenche la réaction, et alors survient la réforme. » (Lagache-Guilpin.)

N° 8, page 4 : « Les erreurs n'ont qu'un temps, elles exaspèrent ceux qui en comprennent la nocivité, mais poussées à leur extrême, elles amènent la réaction bienfaisante... » (S. Zaïkowska-G. Butaud.)

Conclusion pratique : maraîchers sales, revendeurs crasseux, et vous tous, criminels inconnus — ces lignes ne s'adressent qu'à vous, — de grâce, augmentez vos saletés. De vos abus viendra la réforme, et la queue

de la poêle à Mélanie sera enfin remplacée par la brosse. Le plus tôt sera le mieux.

D^r LE PASSANT.

Un point de Vue

Une de nos camarades, Juliette Charrier, dont nous avons eu l'occasion de parler dans le *Végétalien*, écrit récemment à un de nos lecteurs une lettre qui exprime un point de vue intéressant et un exposé des motifs du végétalisme. On nous saura gré d'en donner quelques extraits.

« ...Malheureux mortel que vous êtes, d'avoir le loisir de vous tâter, vous peser, vous repeser... Quelles piteuses expériences vous faites sur ce pauvre corps que vous détraquez à force de vous trop occuper de lui. Est-ce donc par le corps que vous vivez ? Est-ce là la vie qui vous intéresse ?... Que voulez-vous, je ne conçois pas et ne veux pas concevoir la vie confinée dans la matière. Pour moi l'esprit est maître et le corps est l'esclave. Il est, bien entendu, des expériences transcendentales où on rate son coup, ce qui d'ailleurs n'infirmes que nous-mêmes et non pas la Règle, le Maître. Dans le cas qui vous occupe, votre santé, avec mes conceptions, je prendrais un tout autre point de départ. Ce fut le mien d'ailleurs, et je suis certaine que c'est la pureté de mes mobiles qui m'a préservée de tous désordres à chacune de ces expériences pour passer *sans transition aucune*, d'un carnivorisme outrancier au végétarisme, puis de celui-ci, en cinq secs également, au végétalisme, puis au crudivorisme. L'esprit me guidant, c'est pour son intime satisfaction que je m'abstiendrai de manger la chair des animaux. Mon esprit m'indique que c'est laid, malpropre, anti-naturel et méchant, que ce besoin de viande tient dans un esclavage puant et sale toute une corporation d'individus qui s'apprenant à devenir des brutes ne peuvent plus être que cela... Le désir fervent et sincère de ne pas contribuer, par mon exigence personnelle à un tel état de choses est un ressort pour moi et qui met mon corps dans une autre ambiance, une autre atmosphère, celle de ma pensée où les lois physiques sont souvent tenues en échec. Mais il faut l'ardeur, l'amour de la cause, l'enthousiasme qui fait qu'on s'oublie totale-

ment pour ne voir que la réalisation du meilleur et du plus beau qu'on conçoit.

Manger ou non de la viande pour le bien de sa petite personne, quelle dérision, quelle fadaison ! Pour moi du moins, et avec une telle conception, aujourd'hui, je ne ferais rien pour soutenir ma vie. Je préférerais mourir pour me délivrer du souci d'entretenir mon corps auquel je ne comprends rien.

Vous pouvez vous palper, vous ménager, absorber ceci plutôt que cela, puis reprendre cela pour délaisser ceci, absorber de la viande pour augmenter de poids (est-ce donc là ce qu'il faut ?), vous n'évitez pas des désordres « assez embêtants ». C'est bien fait pour vous, puisque ça ne vous réussit pas. Il vous faudrait être très occupé, *aimer* la vie que vous avez et mettre dans votre vie, quelque dérivatif qui n'ait pas votre personne pour but. ...Soignez-vous par la bonne méthode qui est de ne pas soigner votre corps, mais vos pensées et vos mobiles. »

Glanes & Critiques

Nous lisons dans le *Quotidien* du 22 août 1925 :

UN DRAME TERRIFIANT

UN ENFANT MUTILE SON FRÈRE

Il est tué par son père

« Madrid, 21 août. — Un drame horrible s'est déroulé hier dans un petit village près de Valdepanas, à Ossa-de-Montiel.

« Avant de partir aux champs pour aider son mari à rentrer la moisson, une paysanne prépara le repas du soir. Elle découpa une tête de mouton, enlevant la langue, puis les oreilles et enfin les yeux. Son petit garçon, âgé de 7 ans, suivait attentivement le travail de sa mère et semblait très intéressé.

« La femme partit ensuite, laissant l'enfant seul avec son petit frère d'une année et lui recommanda de veiller sur ce dernier. Pendant l'absence de ses parents, l'enfant alla à la cuisine chercher le même couteau dont la mère s'était servi pour préparer la tête de mouton et mutila complètement son frère, lui crevant les yeux, lui coupant la langue et les oreilles.

« De retour à la maison, les parents virent l'horrible

spectacle. Le père, fou de douleur, battit son fils et lui frappa la tête contre un mur, tua et déchiqueta l'enfant. »

Certainement ceci se passa dans une famille de dégénérés. Un enfant âgé de 7 ans est généralement un petit être qui raisonne. Mais tout de même quelle suggestion offerte par cette mère qui mutile la tête d'un animal devant ses enfants !

* *
*

Je me souviens d'une petite fille blonde, Christine, fille d'un musicien, pleurant et refusant de manger de la viande, l'ayant vue découper à la cuisine.

Une alimentation végétalienne serait d'un autre effet moral sur les enfants.

* *
*

Dans *Le Semeur de Normandie*, Caen, du 10 août :
« La liberté éclairant le monde », par Han-Ryner. L'auteur, avec beaucoup de justesse et d'esprit, raille les Américains, lecteurs de la Bible et blâme le procès intenté au prof. Scope, défenseur du Darwinisme.

Han-Ryner proteste contre la guerre du Maroc, mais il n'ira pas au Congrès Universel de la Paix qui se tiendra du 1^{er} au 6 septembre, parce que ce congrès sera présidé par Painlevé.

Je pense que notre ami, ennemi de l'absolu, est pour une fois trop absolu. Il me semble que quiconque fait un pas vers le désarmement mérite d'être aidé. Et à ce propos, je souligne particulièrement l'effort honnête de M^e Henri Demont, fondateur de la Soc. Gén. des Nations, dont le siège social est 130, rue de Rennes, Paris.

* *
*

« Les deux partis », par Doctoresse Pelletier. Nous aimons bien, dans cet article, la conclusion individualiste :

« L'avenir est sans doute au parti prolétarien, mais il y a tout lieu de penser que cet avenir n'est pas proche. La bourgeoisie, il ne faut pas l'oublier, a pour elle l'intelligence et la culture sans lesquelles il n'y a pas de victoire possible. Une masse ignorante peut, avec sa conscience de classe, constituer de vastes organisations, mais toujours elle est la dupe de l'égoïsme

de ses chefs. C'est la valeur de l'individu qui, seule, peut créer et faire durer une société équitable.

« Doctoresse PELLETIER. »

* *
*

« Les prêtres ont-ils le droit de tuer ? » demande Henri Zisly, car tel est le titre de l'intéressante brochure du D^r Mariavé (1,50), 41, boulevard des Arceaux, à Montpellier (Hérault), que commente H. Zisly.

Notre vieil ami infatigablement met en rapport les individus qui agissent et quelquefois ne se connaissent pas entre eux. Son rôle du trait d'union dans la propagande est très utile et je souhaite qu'il étudie le végétalisme et vienne apporter son activité au Centre végétalien.

Jadis, au groupe des Sauvagistes, H. Zisly a eu une prescience de l'individualisme moderne. A cette époque, il scandalisait Jean Grave en préconisant le *nu*, en critiquant l'habit malsain des civilisés.

Sophie ZAIKOWSKA.

* *
*

Cher Camarade,

Ayant eu l'idée de constituer un groupe : « Les Amis du Semeur de Normandie », groupe qui consisterait à répandre *Le Semeur*, éditer brochures et qui s'appliquerait de son mieux à exalter les idées qui nous sont chères, je viens vous demander de venir rejoindre ceux qui ne voient la réussite que par le « solidarisme », c'est-à-dire les efforts continus, la bonté et la coopération bénévole des esprits libertaires.

Cordialement à vous.

A. BAILLY.

P. S. — Envoyer adhésions et souscriptions à A. Bailly, à Grandvilliers, par Damville (Eure). (Si expédiez souscriptions, le faire par mandat-carte ou lettre. Bien entendu ces souscriptions seront utilisées dans un bon but, c'est-à-dire pour une propagande utile. Les souscriptions ne paraîtront pas dans *Le Semeur*; si nous réussissons — comme je l'espère, — à former un groupe assez solide, un bulletin sera envoyé aux Amis pour les tenir au courant des gestes et faits dudit groupement.)

Avis

Je recherche et suis acheteur des premières œuvres de Han-Ryner (Henri Ner), des articles *de* et *sur* lui dans certaines revues et journaux, certains livres préfacés par lui et tous manuscrits qui pourraient éventuellement enrichir ma documentation sur l'auteur des « Voyages de Psychodore ». Le cas échéant, veuillez donc me soumettre une liste avec prix ou me mettre en rapport avec une personne pouvant m'être utile dans mes recherches.

R. Henriquez, 78, rue Jourdan, Bruxelles.

Capitalisme & Communisme

Spinoza a écrit que la guerre serait éternelle entre les hommes parce que les richesses sont insuffisantes pour les satisfaire tous.

Cela s'est trouvé vrai jusqu'ici; néanmoins, il est certain que la richesse s'accroît avec la civilisation; il suffit pour s'en convaincre de comparer l'avenue de l'Opéra à la rue d'un village nègre, voire à celle d'un village français.

Mais dans toutes les sociétés, la nôtre y compris, l'inégalité est générale; toujours des minorités restreintes ont accaparé les moyens de jouissance et le lot des majorités a été le travail, la misère et la servitude.

Si on appliquait la théorie darwinienne à la sociologie humaine, on pourrait penser que ces minorités qui réussissent à asservir les majorités sont l'expression de la pré-potence du plus apte.

Il y a du vrai dans cette conception. Chez les peuples primitifs, la force physique, le courage guerrier sont certainement des moyens de domination; il faut y joindre la ruse avec laquelle le sorcier parvient à en imposer aux masses crédules; c'est lui qui est l'origine du pouvoir dit spirituel.

Mais si les collectivités dominatrices sont, en général, supérieures, les individus qui les composent ne le sont pas nécessairement tous. Beaucoup ne font que bénéficier de la supériorité des autres; ancêtres, parents,

amis qui les imposent au nom du sentiment familial, de l'amitié, de la solidarité d'intérêts, etc.

Ces bénéficiaires du népotisme aristocratique possèdent néanmoins une certaine supériorité qui leur vient de l'éducation et du milieu. Grandis dans l'idée qu'ils sont nés pour commander, ils s'en croient dignes et le sont un peu par cela même.

Mais par contre, si le fait d'être né dans la caste des maîtres élève l'individu au-dessus de lui-même, la notion qu'il acquiert de l'inutilité de l'effort tend à l'abaisser. S'il suffit d'avoir un nom pour que tous les biens de la vie vous soient dus, on ne fait rien pour les conquérir; la caste tenant lieu d'énergie, d'intelligence, de savoir, les individus qui ont eu le bonheur d'y naître négligent d'acquérir ces qualités personnelles.

Aussi les pays de castes comme l'Inde, la Chine, sont-ils restés dans une stagnation millénaire. Ils en sortent aujourd'hui, mais en abolissant le régime des castes. Les pays à monarchie absolue et à aristocratie fermée sont à l'heure actuelle en retard dans la civilisation. Le progrès social est l'apanage des pays démocratiques.

La civilisation profite dans une mesure appréciable à la majorité pauvre; sa servitude est de moins en moins dure. Dans les régimes barbares, la caste dirigeante a sur les dirigés droit de vie et de mort et elle en use pour le plus léger motif; la vie du manant ne compte pas. Tous les droits sont pour les castes supérieures; la loi, la morale sont faites par elles et pour elles et aussi la religion; elles possèdent le ciel comme la terre.

Dans la démocratie, les castes sont remplacées par les classes qui sont plus ouvertes; on peut, par un coup de chance passer de la classe inférieure dans la supérieure. Les droits des classes dirigeantes sont très diminués; la vie des petits compte davantage. Dans la pratique, le pauvre est encore très opprimé, car la dépendance économique enchaîne toute sa vie; néanmoins l'autorité, moins directe est, par cela même plus douce.

La situation matérielle des pauvres s'améliore aussi avec la civilisation, le travail est à la fois moins dur et plus court, la nourriture est meilleure; l'ouvrier est mieux soigné dans ses maladies; dans les grandes vil-

les, il a un rudiment de vie intellectuelle; il peut lire, aller au théâtre, au cinéma, entendre de la musique, etc.

Certains esprits avancés, dans leur désir de justice sociale, se prennent à regretter la vie sauvage, préférable d'après eux à celle de l'ouvrier d'usine. C'est de leur part une illusion. L'homme sauvage est en guerre perpétuelle, et il atteint rarement les limites naturelles de sa vie. Son existence est très malheureuse; il est en proie à la faim, aux intempéries. Sa liberté est illusoire; il obéit au chef; à l'homme s'il est une femme; une nuée de superstitions enfantines jugulent les moindres actes de sa vie; il ne doit pas manger de tel aliment; il lui faut éviter tel geste, etc. (1)

Mais si la civilisation profite un peu au pauvre, elle profite surtout au riche. Les classes dirigeantes sont les grandes bénéficiaires du progrès. L'oisiveté leur ouvre la vie intellectuelle que les longues heures de travail pour « gagner la vie » ferment presque complètement au pauvre.

Tous les riches sont bien loin d'être des intellectuels; la haute intellectualité même est surtout la parure des classes moyennes (2). Néanmoins, du fait seul d'avoir son temps à lui, le riche se crée une vie supérieure; il devient plus capable de penser et de sentir que l'ouvrier et le paysan abrutis de travail journalier.

Le contrat social imaginé par Rousseau n'est ni réel, ni tacite. La société s'est faite pour ainsi dire au hasard; bâtie de pièces et de morceaux, elle n'est pas l'œuvre de la raison. Les institutions s'ajoutent les unes aux autres à mesure du temps et beaucoup se contredisent les unes les autres. Le plus souvent, les lois, les morales, les dogmes religieux ont pour but non l'intérêt général, mais l'intérêt d'une minorité; parfois d'un seul individu. Parmi tous les fatras des règles, il en est qui protègent les faibles contre les forts; le pauvre contre le riche; la femme contre l'homme. Mais leur pouvoir est borné : « *La raison du plus fort est toujours la meilleure.* »

Dans l'amas des dogmes religieux, philosophiques ou sociaux, le fort trouve toujours de quoi légitimer son intérêt, sa vanité ou son caprice.

La société capitaliste moderne des pays civilisés et

(1) Fraser : Le rameau d'or.

(2) De Candale : Histoire des Sciences et des Savants.

plus ou moins démocratiques, n'est donc pas le moins du monde un édifice ordonné; elle contient l'héritage des régimes passés sous forme de superstitions, de préjugés, de croyances, de lois, d'institutions, d'habitudes. Le progrès y est difficile, car elles traînent leur passé contre un boulet; d'ailleurs en seraient-elles affranchies que la cohue des intérêts contradictoires rendrait encore très difficile à la raison de triompher.

L'Etat démocratique a un rôle plus important que les régimes passés. Il ne se borne pas à organiser la guerre et une mauvaise police intérieure; il donne l'instruction, porte secours aux vieillards, aux malades, met en lieu sûr les aliénés, recueille les enfants abandonnés, etc. Dans certains pays, il assure en outre les communications, chemins de fer, navires. Mais le gros de la production reste à l'initiative individuelle; de là l'épithète d'*anarchique* donnée à la société capitaliste par Lénine, après bien d'autres économistes.

Anarchie en effet, car la vie individuelle est livrée au hasard. De là l'importance attribuée à la chance, à la destinée dans le sort de chacun.

Ce hasard joue surtout à la naissance; car c'est la naissance qui décide presque à coup sûr de la vie. Celui qui vient au monde au sein de l'opulence a bien des chances d'y passer son existence, mais celui qui naît dans la misère a aussi bien des chances d'y rester.

La supériorité intellectuelle compte très peu. Elle pourrait, dans une société rationnelle, être la grande force de progrès; mais notre civilisation n'a encore qu'une faible notion de l'intérêt général. Préoccupé de lui-même, l'individu pense fort peu à l'ensemble.

« Chacun pour soi et Dieu pour tous. »

Après sa propre personne, l'homme songe aux gens de son entourage; ses enfants, la femme qui lui plaît et le satisfait; ses parents. Hors de ce cercle étroit, les préoccupations de chacun ne sont guère. Le sort des malheureux, victimes de l'injustice sociale, peut faire verser des larmes au théâtre; il touche peu dans la réalité.

Hormis des chances exceptionnelles, telles que la rencontre fortuite de quelqu'un qui s'intéresse à lui, l'enfant d'intelligence supérieure ne reçoit jamais la culture susceptible de développer ses facultés. Né dans un milieu inculte, il est incompris, décrié et la plupart

du temps, il finit par s'adapter, c'est-à-dire à se mettre au niveau inférieur des autres.

La production, laissée à l'initiative individuelle, est naturellement anarchique. L'économie politique au travers du chaos des forces contradictoires dégage tant bien que mal quelques lois générales; mais que d'individus brisés. La surproduction, au lieu d'augmenter le bien être, comme cela est rationnel, est une source de misère. Plus il y a de chaussures, plus il y a d'individus mal chaussés. Le machinisme qui devrait être une source de bonheur puisqu'il diminue la peine du travail, est au contraire une source de misère. Ses progrès jettent au chômage et à la faim les ouvriers pendant toute la période d'adaptation à un nouveau travail.

La production intensive, source naturelle d'une vie meilleure est non seulement une cause de misère, mais même une cause de mort. C'est à coups de canons et de fusils que l'on cherche des débouchés dans les pays attardés à la surproduction des peuples civilisés.

Les guerres ont existé de tout temps. La croyance générale faisait même du combat le sens de la vie pour la moitié mâle de l'humanité : « Le noble métier des armes. » Ainsi on pensait qu'il n'y avait pas d'objectif plus désirable au monde que de tuer ou d'être tué. Le but de la vie, c'était la mort violente.

L'adoucissement relatif des mœurs est de date assez récente. Dans ses mémoires, le comte de Ségur raconte qu'il s'est battu en duel plusieurs fois pour des motifs futiles; on lui avait pris sa place au théâtre; on lui avait jeté son chapeau. Alors il rentrait chez lui, écrivait des lettres d'adieu à ses parents et se préparait à l'éventualité de donner sa vie pour un objet ridicule. Ainsi le voulait la conception que l'on se faisait de « l'honneur ».

La guerre n'est qu'un brigandage collectif. Dans son horreur du travail, l'homme primitif, plutôt que de produire, préférerait aller voler, même au risque de sa vie, les fruits du travail de son voisin. Avec les progrès de l'organisation politique et sociale, la guerre devient le vol en grand; les rois mettent leur ambition à aller dérober, les armes à la main, une province au pays voisin. Chaque soldat, voleur en petit, pille les habitants du pays ennemi et même du sien propre. Il considère que les lois de la société ne valent pas pour

lui et qu'il a le droit de tout faire puisque sa vie est en jeu.

« A nous les filles des papistes,

« A nous richesses et festins.

chante-t-on dans les « Huguenots ».

« Ici tout appartient au brave, continue le poète, et si le brave meurt, il va tout droit au paradis; de cette façon, il n'a pas à hésiter; il joue à coup sûr. »

Le soldat moderne ne comprend plus cette phraséologie; mais on lui en fait entendre une autre qui n'est guère supérieure. On lui dit qu'il a pour devoir de mourir pour son pays. Le pays est attaqué, il doit le défendre. C'est pour le droit et la justice qu'il combat. Car il est évident que le droit ne saurait être ailleurs que chez lui; et on dit la même chose de chaque côté de la frontière.

Chose plus puérile encore; chaque belligérant invoque Dieu « Gott mit uns », écrivaient les allemands sur leurs ceinturons et même sur leurs obus. La France laïque n'osait faire de même; mais le clergé se chargeait, avec l'appui des autorités, d'invoquer un Dieu qui ne pouvait que détester Guillaume. Si vraiment un tel être supérieur existe, combien il doit mépriser l'humanité.

Dans l'état actuel de la civilisation, la production organisée devrait faire perdre à la guerre sa raison d'être. Mais l'état capitaliste est tellement irrationnel qu'il a besoin de la guerre pour rétablir son équilibre. Les peuples européens font la guerre aux peuples asiatiques pour assurer des débouchés à leur production pléthorique; la dernière guerre a eu pour principale cause la rivalité de l'Angleterre et de l'Allemagne pour l'hégémonie économique. Au lieu d'amener l'ère de prospérité que l'on espérait, elle a été néfaste à tous les points de vue, même aux nations victorieuses. La lutte pour la vie, que l'on aurait pu croire facilitée par la disparition d'un tel nombre d'hommes, est devenue beaucoup plus difficile. L'intelligence, la moralité ont baissé; l'homme s'est pris d'intérêt pour les besoins matériels qui se satisfaisaient pour ainsi sans le concours de l'intelligence, les problèmes économiques ont pris le pas sur tous les autres.

(A suivre.)

Doctoresse PELLETIER

Réponse aux Objections

D^r Balzli nous écrit :

« Si les tomates vous molestent, ce sera plutôt une idiosyncrasie qu'un défaut des tomates. En réalité, la petite quantité d'acide oxalique qu'elle renferme, est utile pour les rhumatisants et les sels végétaux alcalins neutralisent l'hyperacidité. Les diastases des tomates favorisent le travail de la digestion, abstraction faite des vitamines. On ne devrait pas manquer de consommer beaucoup de tomates crues ou peu cuites. »

Certainement, la tomate ne contient pas plus d'acide oxalique que la généralité de nos aliments végétaux. C'est un acide encrassant toujours indésirable, surtout pour un rhumatisant, mais il est impossible de l'éviter totalement.

Consommée crue, la tomate a le mérite d'apporter les diastases et les vitamines, comme tout légume cru. Ce qui explique certains bienfaits de la tomate dans le monde non-végétalien, c'est que ce monde accepte quelquefois la tomate crue et rejette, pour ainsi dire, tous les autres végétaux crus. Si l'on interdit la tomate ou le citron aux personnes se nourrissant selon la routine, on les privera d'une source appréciable de vitamines C et de diastases.

Par contre, le végétalien qui, à côté d'un kilogramme de cuit consomme au moins un autre kilogramme de crudités, a tout intérêt d'éliminer les pis-aller, et ne s'adresser qu'à des aliments crus les moins acides possible. Or, la tomate, si elle n'est pas plus riche en acide oxalique que d'autres végétaux, elle nous encrasse par un formidable apport d'acide citrique, malique, etc... De ce côté, elle est aussi dangereuse que le citron, la groseille en grappe, ou autre fruit pas mûr ou acide.

* *
*

D^r Le Passant redoute une infection cancéreuse par suite de légumes insuffisamment lavés. Il recommande de broser non seulement les racines et certaines feuilles résistantes, comme nous le faisons, mais encore broser chaque feuille de salade, et d'éliminer de notre consommation les salades à feuilles enchevêtrées difficilement brossables.

Il faudrait donc éliminer les pissenlits, les mâches, les diverses plantes sauvages de la famille bienfaisante des composées, qui fortifient l'organisme et le rendent résistant aux microbes.

L'observation journalière semble prouver que la crainte des boissons fermentées, du café, du thé, de la viande et du sucre industriel serait plus utile aux civilisés que la crainte du microbe. Les Anglais, qui sont les plus grands consommateurs du sucre et de la viande, souffrent aussi au maximum des ravages du cancer.

Victor LORENC.

Causeries

40, rue Mathis, Paris. Métro : *Crimée*.

Vendredi 2 octobre, à 20 h. 30 :

« Esthétique, santé et végétalisme », par D^r Chauvois.

Vendredi 9 octobre, à 20 h. 30 :

« L'instinct alimentaire », par Victor Lorenc.

Vendredi 16 octobre, à 20 h. 30 :

« Le Sucre », par J. Glehmann, chimiste.

Vendredi 23 octobre, à 20 h. 30 :

Critique du livre : « *Le Drame d'être deux* », par Sophie Zaïkowska.

Mme Aurel et Han-Ryner sont cordialement invités.

Dimanche 20 novembre à 14 h. 30, fête au profit d'« Esope ».

« Mon action », par Banville d'Hostel, avec le concours des chansonniers, amis de l'Esope.

Foyer Végétalien : 40, rue Mathis, Paris, Métro *Crimée*.

Restaurant Végétalien : 180, rue de Tolbiac, Métro *Italie*.

Foyer Végétalien : 3, rue Fodéré, *Nice*.

Errata : lire page 14, ligne 12 du n° 8 : 1% et non 10 %.

Le N° 10 paraîtra vers le 25 octobre. Nous commen-

cerons la publication des réponses à l'Enquête sur le Végétalisme et une étude sur les Poisons Overtoniens.

Nous recommandons à nos lecteurs parisiens de suivre les intéressantes causeries du groupe éclectique de la Jeunesse anarchiste de la Rive Gauche. Elles ont lieu chaque mardi, à 20 h. 30 n. à la maison des Syndiqués, 18, rue Cambronne.

* * *

Jeudi le 23 juillet. « La libération de la femme ».

La camarade Carteret désire la femme égale à l'homme. Le préjugé sexuel accable la femme seulement. On devrait entourer de sympathie et faciliter la vie à la femme abandonnée avec son enfant par son ami.

Si l'homme vote, la femme doit voter. Les lois sont faites par les hommes. Il faut l'autorisation du mari pour que la femme puisse porter une plainte contre lui.

La femme évoluée ne se mariera pas. L'amour libre vaut mieux qu'un mauvais mariage. La femme devrait être libre de procréer selon son idée.

La femme, comme l'homme, sont tous les deux responsables de l'alcoolisme. Ils peuvent adhérer aux Bons-Templiers, en prenant l'engagement de ne jamais boire, ni vendre, ni offrir des boissons fermentées.

La femme est la première éducatrice de son enfant, elle tâchera d'en faire un pacifiste.

La conférencière proteste contre la guerre du Maroc.

Adhésions

Sommes reçues :

Laboulais, 200 fr.; Villemalard, 10 fr.; Dejean, 10 fr.; Leman, 10 fr.; Leurion, 20 fr.; Rabiller, 10 fr.; Convert, 22 fr.; Géo Tunmer, 20 fr.; Vermange, 20 fr.; R. Henriquez, 30 fr.; Cr. anarchiste de Levallois, 5 fr.

Le Gérant : G. BUTAUD.

Imprimerie Rosenstiel, Nice